Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 12 (1962)

Heft: 3

Artikel: La diffusion de l'oeuvre d'Isidore de Séville dans les scriptoria helvétiques du haut Moyen Âge

Autor: Fontaine, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80343

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA DIFFUSION DE L'OEUVRE D'ISIDORE DE SÉVILLE DANS LES SCRIPTORIA HELVÉTIQUES DU HAUT MOYEN AGE[1]

Par Jacques Fontaine

Une carte de l'Empire carolingien révèle, au premier coup d'œil, la position privilégiée que les terres helvétiques occupent déjà dans l'Europe des IXe et Xe siècles. Par ce carrefour des grandes routes impériales, ce ne sont point seulement des soldats, des fonctionnaires et des marchands qui sont passés, mais aussi des clercs chargés de manuscrits. La situation de monastères comme Reichenau et Saint-Gall confirme, dès l'abord, l'intérêt particulier de cette région de l'Europe pour la géographie codicologique. L'étude concrète de la diffusion des œuvres littéraires à travers l'Europe du haut moyen âge trouve ici une terre d'élection.

Le titre de cette enquête pourrait être un jour celui d'un livre. Tant il est vrai que l'apport des *scriptoria* helvétiques à notre connaissance de la tradition manuscrite la plus ancienne des œuvres d'Isidore demeure à ce jour considérable. Mais un tel livre, qui apporterait tant à l'histoire de la culture carolingienne, ne saurait être écrit avant que nous connaissions précisément l'histoire du texte de chacune de ces œuvres. Et tout reste à faire en ce domaine. N'avons-nous pas arrêté nous-même au *terminus ad quem* de l'an

[1] Conférence donnée le 10 juin 1961 à Saint-Gall, au cours du colloque scientifique sur Isidore de Séville organisé par la Société générale suisse d'histoire. Nous tenons ici à remercier à nouveau, pour l'amitié avec laquelle ils nous ont accueilli à Saint-Gall, Monsieur le doyen Meylan, président de la Société, et Monsieur Johannes Duft, conservateur de la Stiftsbibliothek, les deux organisateurs de ce colloque.

800 l'établissement d'un *stemma* qui met en place la tradition manuscrite la plus ancienne du *De natura rerum*[2]? Faute de pouvoir encore écrire ce livre de synthèse, nous voudrions du moins, au cours de la présente étude, en ouvrir le dossier préalable, et contribuer par là àposer les problèmes dans un modeste secteur. Nous serons ainsi amené à mieux cerner les difficultés d'une telle recherche, à en éprouver les méthodes sur un champ restreint, à en esquisser les résultats possibles. En allant du connu à l'inconnu, nous tenterons de pousser ici l'étude de la tradition manuscrite du *De natura rerum* de 800 à 1000. Mais, étant donné l'ampleur considérable de la tradition carolingienne de ce seul traité, nous limiterons notre étude aux manuscrits actuellement conservés dans les bibliothèques suisses: à Bâle, Berne, Einsiedeln, Saint-Gall et Zofingue.

Pour la clarté de l'exposition, les cheminements de la recherche seront ici simplifiés. C'est pourquoi il paraît d'autant plus nécessaire d'en définir au préalable les traits essentiels. Si l'on nous permet une métaphore antique, cette méthode pourrait être définie comme un jeu de «trigone» entre trois sciences particulières: la critique textuelle, la codicologie et l'histoire (en particulier, mais non uniquement, celle de la culture).

L'étude abstraite des accidents du texte dans les divers témoins, selon les procédés classiques de la critique textuelle, nous a permis de conclure à l'existence de trois familles distinctes avant 800: un groupe hispanique, une famille française dont dérive une famille italienne, une famille insulaire dont dérive une famille germanique[3]. C'est par une étude comparable que chacun des témoins carolingiens a été situé par rapport à ce *stemma*, et rattaché à telle de ses principales familles. Pour ce faire, nous avons d'abord

---

[2] *Traité de la nature* d'Isidore de Séville, éd. par J. Fontaine, avec Introduction et traduction, suivi de l'*Epître en vers du roi Sisebut à Isidore*, Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques, fascicule XXVIII, Bordeaux, Féret, 1960. — Le présent texte étant celui d'une conférence, nous avons réduit au minimum l'apparat des notes.

[3] *Op. cit.*, note précédente, *Etude critique* en introduction, p. 29—83, et *stemma* des manuscrits p. 70bis, auquel on se reportera pour suivre les analyses comparatives qui suivent.

procédé à une comparaison suivie entre les collations complètes de ces témoins et les apparats (critique et général) de notre édition. La place de chaque nouveau rameau sur le *stemma* ainsi prolongé se déduisait logiquement des résultats de cette comparaison.

Dans chaque cas, nous avons alors recouru aux données codicologiques procurées par les travaux des paléographes. Car elles seules permettent de situer chaque manuscrit dans le temps et l'espace, et, en connaissance de cette origine du témoin, d'animer le *stemma:* celui-ci n'étant, pour ainsi dire, que la photographie de la diffusion concrète d'une œuvre à travers un temps et un espace qu'il devient possible de préciser. C'est ainsi que, pour la tradition antérieure à 800, nous avions pu distinguer quatre étapes à partir de l'Espagne et des années 612/613: d'Espagne en France et jusqu'en Autriche (groupe *DM: D* écrit en Francia, et peut-être à Chelles, *M* à Salzbourg); d'Espagne dans les îles; d'Angleterre en Allemagne (après remaniement et allongement du texte); enfin d'Allemagne en Italie, où la recension courte issue de la famille française se contamine au contact de la recension longue descendue des terres germaniques. Pour prolonger l'étude de cette diffusion sur les témoins carolingiens conservés en Suisse, nous nous sommes évidemment fondés sur les travaux classiques de M. Bruckner lorsqu'il s'agissait de témoins de provenance et d'origine helvétiques. D'autre part, nous tenons à remercier M. le doyen B. Bischoff de Munich, qui a bien voulu nous communiquer les résultats actuels de ses recherches pour les autres témoins, en attendant la publication magistrale qu'il prépare sur les manuscrits carolingiens.

Il restait enfin à mettre en valeur les résultats obtenus, en nous appuyant sur l'histoire contemporaine de la copie des différents témoins. L'histoire de la diffusion du traité dans l'Europe carolingienne hors de Suisse, que nous a permis d'entrevoir l'étude des manuscrits conservés aujourd'hui à Berne et à Bâle, procurait ici de très utiles points de comparaison. Elle laissait en effet percevoir des ressemblances et des différences entre les «aires» franco-wisigothique et anglo-germanique, ainsi que l'existence de zones de transition entre ces aires. Elle permettait aussi de distinguer des phases successives dans la genèse de la culture carolingienne. Le dialogue avec les données de l'histoire générale jette alors de nou-

velles lumières sur la diffusion de l'œuvre d'Isidore de Séville en Europe carolingienne. Il amène à poser sur de nouveaux frais les problèmes des influences wisigothiques dans la civilisation carolingienne, en particulier dans la zone «alémanique» qui, par la vallée du haut Rhin, relie la France à l'Allemagne méridionale. Dans cette phase d'exploitation du terrain — conquis provisoirement par les efforts conjugués de la critique textuelle et de la codicologie —, nous proposerons des hypothèses d'interprétation: seuls les travaux ultérieurs sur la tradition des autres œuvres d'Isidore pourront en confirmer ou en infirmer le bien-fondé.

Cette réserve s'impose d'autant plus que les difficultés de telles recherches s'accroissent, à mesure que les témoins étudiés sont de moins haute époque. L'unification politique et paléographique de l'empire carolingien est ici comme un symbole parlant des obstacles auxquels on se heurte. Par opposition à la diversité des trois recensions du traité, encore distinctes dans la tradition manuscrite antérieure à 800, voici venu le temps des contaminations généralisées et des «vulgates». Les scribes cultivés sont ici bien plus redoutables que certains copistes peu lettrés du VIIIe siècle. En effet, à la notion de copie fidèle et directe, on voit se substituer souvent celle d'une véritable édition, réalisée à partir d'une confrontation méthodique de plusieurs exemplaires du même texte, Un tel «mixte» défie souvent l'analyse, car il efface plus ou moins complètement les traits distinctifs des familles auxquelles appartenaient respectivement les divers modèles utilisés.

* * *

L'examen de sept manuscrits conservés dans les fonds Bongars de Berne et Remigius Faesch de Bâle nous permettra d'abord quelques sondages dans la tradition carolingienne du *De natura rerum*, telle qu'elle se présentait dans les pays de la Loire, en Alsace et en Bavière. Nous examinerons les témoins selon l'ordre chronologique, en nous appuyant sur les indications personnelles du professeur Bischoff, pour compléter celles que nous offrent les *Codices latini antiquiores* de Lowe.

Groupons d'abord deux témoins d'origine éloignée dans l'espace, mais que rapproche à la fois leur datation dans la première moitié du IXe siècle et la similitude de leur texte, étroitement apparenté à celui du groupe franco-autrichien *DM*. Tous deux attestent ainsi, en France et en Bavière, la survie de la recension courte franco-wisigothique, sous sa forme la plus ancienne, au début de l'ère carolingienne.

Le fragment *F 219, 2* de *Berne* a été copié dans la première partie du IXe siècle, «probablement dans la région de la Loire» (*CLA* VII, 857). Il suit la tradition de la famille française la plus ancienne, c'est-à-dire la plus proche des exemplaires wisigothiques. Il contient en effet les seuls chapitres 30 à 47 du traité; il ne donne ni 44 ni 48, et cela est un premier indice en faveur de son appartenance à la recension courte du traité, qui est aussi la plus ancienne. L'analyse du texte confirme cette première observation. Celui-ci présente en effet les accidents caractéristiques de la famille française (en particulier, par exemple, le saut irrationnel du même au même au ch. 41, 2). A l'intérieur de cette famille française, il offre des traits qui l'apparentent plus étroitement au groupe franco-autrichien *DM*, et cela jusque dans l'orthographe (cf. p. ex.: *plubiales*, *filosofi*, *iscentillat*). Des deux manuscrits de ce groupe, c'est *D* qui semble son plus proche parent: cet exemplaire en «onciale N» pourrait être originaire du monastère de Chelles. Ainsi, ce fragment de Berne témoigne de la stabilité de la recension franco-wisigothique ancienne dans la France carolingienne. Il suggère la probabilité, d'ordre géographique, d'un passage de l'archétype du groupe *DM* par la région de la Loire, avant que cet exemplaire espagnol du traité ne soit parvenu plus au nord, dans la Francia septentrionale. Cet exemplaire aurait ainsi suivi la même route que le modèle du palimpseste de Fleury (témoin *P* de notre traité, fin VIIe siècle).

En Bavière, la résistance de la recension franco-wisigothique, malgré la diffusion de la recension insulaire en pays germanique dès le VIIIe siècle, est attestée par le *Basileensis F. III. 15k*. Ce manuscrit de Benediktbeuern[4] groupe avec le traité isidorien le

[4] De la même main que le *Monacensis 4566:* cf. B. Bischoff, *Südostdeutsche Schreibschulen...*, I. *Die bayerischen Diözesen*, Leipzig, 1940, p. 37.

De ratione temporum de Bède. Il renferme la recension courte en 46 ch., et le traité y porte le même titre *liber rotarum* que dans *L*. Les variantes textuelles l'apparentent assez étroitement avec le groupe *DM*, et avec *M* plutôt qu'avec *D*. Il faut aussi compter avec un léger écran de leçons apparentées à la fois à *P* et à *FAS* (famille insulaire!). Enfin, des corrections de seconde main ont été opérées à partir d'un modèle apparenté à *A* et à *S*. Telle quelle, l'histoire de cet isolé est claire. Il est issu d'un rameau du groupe franco-autrichien *DM*. Néanmoins, en dépit de ce que suggéreraient d'abord les distances respectives entre les trois *scriptoria* aussi bien que les données des variantes, il se pourrait que les relations de Benediktbeuern avec Chelles eussent été plus étroites qu'avec Salzbourg. On savait en effet que l'abbesse de Chelles Kisyla-Gisla avait envoyé des présents aux deux abbayes bavaroises de Benediktbeuern et Kochel. Mais B. Bischoff a apporté un indice de confirmation à cette donnée, en montrant qu'un fragment du *Monacensis 29050*, retrouvé au XVIe siècle dans la région de ces deux monastères, est précisément écrit dans une minuscule typique de Chelles[5]. On peut déduire de ces observations que, malgré sa parenté plus étroite avec *M*, notre *Basileensis* pourrait bien avoir été copié sur un exemplaire issu de Chelles — avant que ce dernier ne parvînt ensuite au *scriptorium* de Salzbourg? — Toujours est-il qu'entre temps, le modèle issu du même groupe que *DM* a subi des altérations «insulaires», assez attendues dans cette zone germanique. L'existence de corrections, apparentées à *A* et *S*, par des secondes mains, d'autre part l'appartenance de ce témoin à la collection Faesch, suggèrent enfin la possibilité qu'il ait appartenu entre temps au fonds de Fulda.

En cette même première moitié du IXe siècle, trois autres manuscrits conservés à Berne montrent la stabilité de diffusion, en France carolingienne, du groupe français «septentrional» de la recension courte: celui des témoins *PEKL*.

Le très court fragment de *Berne A 92, 20* peut avoir été copié

[5] B. Bischoff, *Die Kölner Nonnenhandschriften und das Scriptorium von Chelles*, dans *Karolingische und ottonische Kunst...*, Wiesbaden, 1957, p. 407.

au début du IXe siècle dans la région de la Loire (*CLA* VII, 857). Ses variantes l'apparentent au groupe *PEK*, et peut-être plus précisément à *E*. Sa figure du *mundus-KOCMOC* ressemble à celle du palimpseste de Fleury, et plus encore à celle du *Sangallensis 240* (que nous étudierons *inf.*). Mais de toute manière, cette figure et sa légende montrent que le copiste avait sous les yeux un modèle encore très proche de la tradition wisigothique.

Le *Bernensis 249* a été écrit en France au début du IXe siècle. Il contient un «corpus» isidorien du même type que celui du manuscrit de *Cambrai 937 (836)* (témoin *E* de notre traité, VIIIe siècle): soit, dans l'ordre, *Allegoriae*, *De natura rerum*, *De ecclesiasticis officiis*. C'est un témoin très lacunaire. Lui aussi est originaire de la région de la Loire. Il a, en effet, appartenu au monastère de Bonneval, près de Chartres. Nous ne savons malheureusement rien de son copiste «Austricus diaconus» — inconnu à ce jour du «fichier des scribes» existant à l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes de Paris. — Mais il s'agit à peu près certainement d'un manuscrit de Fleury-sur-Loire, car les quaternions III et IIII qui manquent avant le f° 43r du manuscrit de Berne se retrouvent aujourd'hui dans le manuscrit d'*Orléans 185 (162)*, appartenant au fameux «fonds de Fleury[6]». L'examen du texte montre que nous sommes en présence de la recension courte franco-wisigothique. Cela est normal dans un manuscrit sorti du même *scriptorium* que le palimpseste de Fleury *(P)*, le meilleur témoin de cette recension. Cette proximité ressort clairement des variantes, qui le rapprochent plutôt du sous-groupe *PEKL*. Cette parenté devient beaucoup plus nette dans la seconde partie du manuscrit, à partir du ch. 24, 13. Tout se passe donc comme si le texte du traité avait été copié par Austricus sur deux modèles distincts, mais appartenant tous deux à la famille française; la première partie sur un modèle moins étroitement apparenté que le second au sous-groupe *PEKL*.

---

[6] Cette belle découverte est due à M. Ch. de Steiger, conservateur de la Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne, qui nous l'a communiquée oralement lors du colloque de Saint-Gall. Nous le remercions vivement, ainsi que ses collègues des autres bibliothèques suisses, d'avoir eu l'obligeance de communiquer ou d'apporter eux-mêmes à Saint-Gall, pour ce colloque, les manuscrits que nous étudions ici.

Le *Bernensis 224* a été copié, au milieu du IXe siècle, en France de l'Est ou en Allemagne de l'Ouest; c'est donc le témoin géographiquement le plus proche de la zone de Murbach et des centres monastiques «pirminiens[7]». Il renferme un autre type de «corpus» isidorien, celui-là même dont nous avons au VIIIe siècle un autre exemple dans le manuscrit de Laon 423 (*L*, membre de la famille française): *Prooemia, De ortu et obitu patrum, Allegoriae, De natura rerum.* Mais dans *L*, notre traité se trouve *avant* les trois autres œuvres. L'examen des variantes donne d'abord une impression analogue à celle que laisse le *Bernensis 249:* en particulier, son apparentement au groupe *PEK* devient particulièrement étroit à partir du ch. 25. Il a donc paru intéressant d'examiner si ces deux *Bernenses* présentaient des leçons propres communes, susceptibles de les constituer en un sous-groupe original à l'intérieur du *stemma.* L'apparition de 8 leçons de ce genre permet de répondre affirmativement à cette question. Nous sommes donc devant un sous-groupe carolingien issu d'un nouveau rameau à rattacher au modèle de *PEK.* La parenté de nos deux témoins bernois n'est pas entièrement directe: le *249* présente en effet au ch. 10, 3 une lacune qui n'est pas dans le *224.* Mais tous deux donnent des leçons qui ne leur sont communes qu'avec *L.* Or, *L*, par la structure de son «corpus» isidorien, se rattache indirectement à notre *224.*

Ce sous-groupe pourrait donc avoir eu son archétype originel en Francia orientale. Il montre en tout cas deux choses: la stabilité des «corpus» isidoriens formés aux siècles précédents, et l'imperméabilité relative de la zone française à la pénétration des recensions longues.

Imperméabilité relative; car, au milieu du IXe siècle, deux autres *Bernenses* témoignent des mutations que la tradition d'origine franco-wisigothique commence à subir dans cette même zone.

[7] Ajoutons en effet aux conjectures de M. Bischoff sur son origine allemande occidentale, ou française orientale, les observations suivantes de Mlle Pellegrin, collaboratrice de l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, sur sa provenance: le manuscrit semble provenir d'Alsace, peut-être même de la cathédrale de Strasbourg; les f°s 73—74v contiennent en effet des formules juridiques se rapportant à l'Alsace, notamment le don d'une rente à N.-D. de Strasbourg; il ne serait d'ailleurs pas le seul manuscrit provenant de cette cathédrale à être passé aux mains de J. Bongars.

Le *Bernensis 417* est un bon exemple de manuscrit carolingien composite, fantaisiste, lacunaire. C'est un manuscrit de comput et d'*excerpta* astronomiques, où le traité d'Isidore est groupé avec des œuvres de Bède et du Pseudo-Bède. Sa capitulation, obscure et mutilée, en 45 ch., porte en surcharge l'indication et les titres des ch. 44 et 48, numérotés 44 et 45. La première partie du texte est extraordinairement proche de *B* (*Besançon 184*, peut-être originaire de Murbach, VIIIe siècle). Ensuite apparaissent des parentés régulières avec *E* (Cambrai). Il semble donc que ce témoin — à la manière du *Bernensis 249* — ait été copié successivement sur deux modèles contenant respectivement des textes très distincts. Il y a même plus: comme dans le *Bernensis 249*, la seconde moitié du texte (à partir du même ch. 25) a été copiée sur un modèle apparenté au groupe *PEK* — mais un modèle fragmentaire et dans un état désastreux.

Le *Bernensis 610* est, lui aussi, originaire de France, sans que l'on puisse rien conclure de l'allusion qu'il porte à la «bibliothèque palatine» de Bourges, car elle est d'une main bien postérieure. Le traité d'Isidore y est donné sous le titre de «premier livre de Bède sur le comput». Le texte du traité isidorien y contient les ch. 44 et 48; mais en fait, ce n'est pas une recension longue, c'est une recension courte remise à jour rapidement. Les accidents fondamentaux montrent en effet que ce texte reste solidement fidèle à la famille franco-wisigothique. Mais il est curieux qu'aucune parenté précise n'apparaisse, dans le détail de ses variantes, avec aucun des trois sous-groupes que comporte cette famille au VIIIe siècle. Ce texte serait-il donc le représentant d'un rameau de cette famille dont il ne nous resterait par ailleurs aucun autre témoin antérieur? Le «rajeunissement» du texte sur un témoin de la recension longue anglo-germanique s'est opéré sommairement par addition des chapitres 44 et 48, mais aussi par interpolation de quelques gloses, en particulier du chapitre 39 à la fin. Le texte de ces additions mineures laisserait penser qu'elles ont pu provenir d'un modèle apparenté à *B*; mais on ne trouve, en revanche, aucune trace de cette influence précise dans les chapitres 44 et 48. Il se pourrait donc que les deux types d'additions aient été effectuées au cours de phases successives de la transmission du texte, et en

tout cas sur des modèles distincts issus de la famille anglo-germanique.

Ces deux manuscrits montrent donc que l'auteur du *De natura rerum* tend alors à être rangé parmi les computistes; cette tendance apparaissait dès l'extrême fin du VIIIe siècle, dans le manuscrit de Cologne *(K)*. Les copistes commencent à tenter de «rajeunir» la recension courte par un processus de contamination que sa complexité rend souvent difficile à démêler. Des ajouts de dates diverses sont ainsi amenés à coexister dans ces «éditions carolingiennes». L'influence de *B* (ou de témoins très proches de *B*) sur le texte de nos deux manuscrits, aussi bien que l'analogie de leur structure avec celle de *K* (manuscrit «de comput»), invite à les rattacher à un groupe de tradition rhénane au sens large du terme. La netteté des infiltrations issues de la recension longue renforce d'ailleurs cette conjecture.

Cette première mise en place, par rapport au *stemma* antérieur à 800, de manuscrits d'origine non-helvétique conservés à Berne et Bâle, permet donc de constater, de France en Bavière, la relative stabilité de la recension la plus ancienne du *De natura rerum*, au IXe siècle, dans les régions mêmes où elle s'était diffusée au siècle précédent. Elle révèle, à travers le sous-groupe formé par les *Bernenses 249* et *224*, l'existence d'une nouvelle branche de la famille française, branche dont l'archétype devrait être «enté» probablement sur le *stemma* avant l'archétype de toute cette famille. Enfin, dans la mesure où une vue si partielle de la tradition carolingienne dans la zone française autorise semblable remarque, cette esquisse montre, parallèlement à l'activité du *scriptorium* de Fleury, l'importance prise par les *scriptoria* de la Francia orientale, et peut-être même de la région rhénane, dans la transmission de notre texte.

* * *

Avec les manuscrits du *De natura rerum* conservés à Einsiedeln, Zofingue, et surtout Saint-Gall, c'est à une véritable coupe dans l'activité d'un des plus grands *scriptoria* helvétiques de l'époque

carolingienne que nous allons procéder. Car le manuscrit de Zofingue est en fait un *Sangallensis*, et celui d'Einsiedeln en est une copie. L'étude de ces six témoins, répartis selon un ordre chronologique, permet de distinguer quatre étapes dans la diffusion du *De natura rerum* à Saint-Gall, du milieu du VIIIe à la seconde moitié du Xe siècle.

Le *Sangallensis 238* nous fait assister à l'apparition du *De natura rerum* à Saint-Gall, sous le calame du scribe Winithar, entre 750 et 770. C'est le seul manuscrit helvétique du traité qui soit antérieur à 800; c'est donc aussi le seul que nous ayons utilisé pour notre édition[8]. Sa complexité reflète celle de la culture sangallienne dès les débuts de l'activité du *scriptorium*. Le traité s'y trouve en effet entre le prologue du commentaire de Jérôme sur Jonas, et 10 pages d'extraits *De gentibus* encore non identifiés. D'autre part, le texte du traité y est déjà très évolué. La recension longue anglo-germanique s'y trouve rallongée d'un extrait des *Géorgiques* sous le titre curieux *De ordinacione solis uel reliqua*, et cet extrait est donné pour le chapitre 50 du traité. Le chapitre 48 (numéroté 49) est précédé, à la fin du chapitre 47, de la mention *finiuntur capitula:* dernière trace de la recension courte. Les figures sont très stylisées: elles sont simplifiées en schèmes décoratifs originaux, inconnus de la tradition antérieure actuellement conservée. Les variantes s'apparentent de près à celles des manuscrits bâlois issus du fonds de Fulda: il constitue avec eux le sous-groupe homogène *FAS* de la famille anglo-germanique. C'est un témoin vivant, comportant trois additions originales: outre le chapitre virgilien, on y relève en effet un ajout scientifique sur l'origine des sources et le cycle de l'eau, ainsi qu'une addition d'inspiration biblique sur l'origine de l'arc-en-ciel[9].

Il faut attendre près d'un siècle pour trouver un second témoin du traité à Saint-Gall: l'énigmatique *Zofingensis P. 32*, écrit à

---

[8] Nous l'avons déjà analysé dans l'*Etude critique* de notre édition (citée *sup.*, n. 3), p. 32—33, p. 58—64, p. 81. Mais il a paru indispensable de reprendre ici les résultats de cette étude dans le cadre plus vaste d'une recherche sur les destinées du *De natura rerum* à Saint-Gall.

[9] Publiés dans l'apparat général de notre édition, sous la traduction des chapitres 33, 3, p. 290, et 31, 2, p. 286.

St-Gall vers la moitié du IXe siècle[10]. Le traité y est singulièrement découpé en 59 chapitres, passablement désordonnés. Un premier coup d'œil à cette capitulation montre qu'il s'agit à nouveau d'un exemplaire de la recension longue. Mais l'analyse des variantes laisse apparaître un étroit parallèle avec les témoins du sous-groupe «contaminé» italien (*CV* = *Cassinensis* de Bamberg et *Veronensis* de Paris), tous deux de la fin du VIIIe siècle. Les liens entre l'ensemble du groupe *FASB* et le *seul* manuscrit de Zofingue sont rares et secondaires; en revanche, ils apparaissent nombreux et importants avec le groupe *Zofingensis* + *V*. Le modèle de notre manuscrit semble donc à chercher vers le groupe *CV*, et non dans la descendance directe des *Fuldenses*. Mais *V* et le *Zofingensis* (pour simplifier les données du problème) sont-ils issus d'un ancêtre commun — qu'il s'agisse ou non de l'archétype du sous-groupe *CV* —? ou l'un est-il issu de l'autre — *V* de *Z* ou *Z* de *V* —? La solution de l'énigme est en tout cas à chercher dans les relations entre les *scriptoria* de Saint-Gall et de Vérone. Des additions originales du *Zofingensis* peuvent-elles apporter des critères nouveaux? L'extrait de Julius Titianus accompagné de la figure schématique des quatre montagnes de Sicile se trouve à la fois dans les deux manuscrits, mais le *Zofingensis* est seul à donner à la fin du chapitre 47 un extrait des «histoires universelles[11]». Ce détail semble donc inciter à conclure plutôt en faveur de l'hypothèse d'une copie de *Z* sur un exemplaire issu de Vérone, car cet extrait ne figure dans aucun des deux témoins du sous-groupe italien[12].

Cette conclusion provisoire trouve en effet un appui externe

---

[10] Selon M. Bruckner, *Scriptoria Medii Aeui Heluetica*, t. 3, 1938, p. 123. Le manuscrit comporte au f° 293v une hymne en l'honneur de saint Othmar, et des neumes sangalliens; il faut naturellement mettre à part sa fameuse page de garde en écriture insulaire. B. Bischoff, *art. cit.* (inf. n. 20), p. 341, le daterait du début du siècle.

[11] Publié *inf.*, en appendice de la présente étude, p. 327.

[12] Théoriquement, cette addition ne saurait exclure l'hypothèse d'une parenté indirecte par l'intermédiaire d'un ancêtre commun à *Z* et au modèle direct du groupe *CV*; mais pratiquement, les liens étroits entre *Z* et *V*, *à l'exclusion de C*, paraissent impliquer une parenté immédiate des deux manuscrits.

dans l'examen de trois autres *Sangallenses*, qui nous attestent l'ampleur et la diversité des «importations» à la bibliothèque de Saint-Gall, dans le courant du IXe siècle. Il est difficile de dater précisément ces «entrées». Il est seulement possible de repérer indirectement ces exemplaires sur les catalogues conservés du IXe siècle. Mais l'importance croissante de la bibliothèque et ses enrichissements à ce moment sont d'autant plus vraisemblables que le monastère atteint alors l'apogée de son développement sous les «quatre grands» abbés: Gozbert, Grimalt, Hartmut, Salomon III.

Le fragment du traité contenu dans le *Sangallensis 110* a justement été écrit à Vérone à la fin du VIIIe ou au début du IXe siècle[13]. La statistique des «variantes concomitantes» montre que les parallèles les plus nombreux rapprochent ce fragment de la recension courte représentée par la famille française. Il appartenait donc vraisemblablement à un témoin du texte court rattaché à cette famille. Mais il est probable que cette parenté passait par le groupe «contaminé», et plus précisément par le rameau véronais dont *V* est pour nous le témoin — justement contemporain —. En tout cas, ce fragment est une nouvelle pièce importante à verser au dossier des origines énigmatiques du *Zofingensis*.

Le *Sangallensis 240* a été écrit au début du IXe siècle, et peut-être entièrement à Chelles: du moins la «collaboration d'une main de Chelles» y est-elle certaine, «auprès de plusieurs minuscules de type français[14]». Son contenu l'apparente aux *Bernenses 249* et *224*, d'origine française, que nous avons étudiés plus haut: il contient en effet, dans le même ordre, mais plus complet, le «corpus» d'œuvres isidoriennes devenu plus fragmentaire dans les deux manuscrits bernois. Soit ici: *Prooemia*, *De ortu et obitu patrum*, *Allegoriae*, *De natura rerum*, *De officiis ecclesiasticis*. Les «accidents massifs» du texte montrent qu'il contient une recension longue[15].

---

[13] *CLA*, VII, 907.

[14] *Art. cit.* (*sup.* n. 5), p. 399; et aussi *art. cit.* (*inf.* n. 20), p. 324, n. 39.

[15] Quoiqu'il ne contienne pas l'«addition mystique» dont l'absence caractérise les recensions courte et moyenne du traité (cf. édition, p. 38sq.). Nous sommes donc en présence d'une «fausse» recension longue: soit une recension courte «rallongée» dans la copie carolingienne. C'est bien d'ailleurs ce que confirme l'étude des variantes.

En revanche, les figures sont conformes à l'état le plus ancien de la tradition, par exemple celui du palimpseste de Fleury *P*: la rose des vents est même plus nettement proche de *P* que du *Monacensis M*. Ces observations apparemment contradictoires trouvent confirmation et conciliation dans l'examen du texte. Dans le détail de ses variantes, celui-ci s'apparente en effet étroitement à la famille française, et plus particulièrement au sous-groupe *PEK*, sans qu'aucun rapport apparaisse avec le texte de la recension longue. Mais les chapitres 44 et 48 ont été rajoutés d'après la recension longue; plus précisément, leur texte apparaît très proche de celui du *Fuldensis F*. Ce *Sangallensis* d'origine française est donc un cas typique de recension courte «rajeunie». Il est ainsi à Saint-Gall le premier exemplaire de recension courte encore assez pure. Son importation relativement tardive dans la bibliothèque du monastère (par rapport à la chronologie du *scriptorium* local) fait de lui, dans cette bibliothèque, un exemplaire proprement étranger et anachronique. Car le *Sangallensis 238* nous a montré comment, d'emblée, le traité isidorien a été importé à Saint-Gall sous sa forme la plus récente: c'est-à-dire dans sa recension revue et corrigée par les insulaires.

C'est vers un troisième point cardinal et, si l'on ose dire, vers un troisième courant d'importations que nous oriente le *Sangallensis 855*, copié entre 825 et 850 en Allemagne de l'Ouest ou dans la zone du bas Rhin[16]. Il contient un «corpus» semblable à celui du *Cassinensis* de Bamberg *(C)*: même groupement curieux des *Institutions* de Cassiodore, du *De cursu stellarum* de Grégoire de Tours, de Mallius Théodore *De metris*, du *De natura rerum* d'Isidore — à vrai dire sous une forme très fragmentaire. Il ne donne en effet que les chapitres 39, 40, 43, 46, 47 — mais ni 44 ni 48 —. Peut-on en tirer un argument *a silentio* en faveur d'une parenté avec la recension courte? De fait, l'examen des variantes va dans ce même sens: des variantes communes importantes relient le texte à *PEK*; mais le bilan d'ensemble est surtout favorable à une parenté avec *HDM*, c'est-à-dire avec la tradition la plus ancienne de la recension courte (en particulier au chapitre 47, 2, et dans le poème de Sisebut, que ce manuscrit donne également). La collation

[16] Selon le Prof. B. Bischoff.

de ce poème montre l'étroite parenté de son texte avec celui du groupe *DM* — jusques et y compris les «spanish symptoms» dans l'orthographe[17]. Cet exemplaire a donc été copié sur un excellent témoin de la tradition franco-wisigothique la plus ancienne, issu d'un rameau du sous-groupe franco-autrichien *DM*.

Le rayonnement de la bibliothèque de St-Gall sur les *scriptoria* helvétiques carolingiens apparaît enfin dans le manuscrit d'*Einsiedeln 167*, probablement écrit dans ce dernier monastère au cours de la seconde moitié du Xe siècle. Copie du *Zofingensis P. 32*, que nous avons présenté plus haut, ce manuscrit renferme comme lui les *Origines* et le *De natura rerum* d'Isidore. Mais s'agit-il bien d'une copie directe, comme le croyait Porzig[18]? Il semble que le rapport entre les deux manuscrits soit en réalité plus complexe, même si leur parenté ne peut être révoquée en doute. Cette parenté met en effet en jeu, lorsqu'on examine le détail des variantes, non seulement ces deux témoins, mais aussi le *Veronensis V*. Tantôt les manuscrits de Zofingue et Vérone sont d'accord contre le manuscrit d'Einsiedeln, tantôt ceux de Vérone et Einsiedeln s'accordent contre celui de Zofingue. La situation fait penser à celle des rapports respectifs des trois témoins du groupe *PEK*, dont les variantes se groupent capricieusement deux à deux. Doit-on en conclure que les trois témoins dérivent d'un modèle commun? En tout cas, on peut affirmer qu'il y a eu sûrement prêt du *Zofingensis* (ou d'une copie ou d'un modèle proche de ce dernier) au *scriptorium* du monastère d'Einsiedeln.

Cette analyse laisse entrevoir la complexité des courants culturels qui s'entrecroisent dans le *scriptorium* de Saint-Gall, à travers la tradition manuscrite d'une œuvre cependant mineure. Comme on pouvait s'y attendre à la seule vue de la carte, cette complexité contraste avec le conservatisme relatif qui règne dans les autres régions de l'Empire à la même époque, et surtout en Francia où la tradition la plus ancienne garde une belle stabilité. Mais il faut maintenant coordonner ces premières observations en tentant une

---

[17] Nous l'avons étudié et utilisé pour l'établissement du texte de ce poème: cf. édition, p. 160—161, et apparat critique p. 329sq.

[18] W. Porzig, *Die Rezensionen der Etymologien des Isidorus von Sevilla*, dans *Hermes*, t. 72, 1937, p. 129—170.

interprétation d'ensemble. Celle-ci tiendra compte, tout à la fois, de ce que nous savons par ailleurs sur la diffusion d'autres œuvres d'Isidore en Europe, et de ce que l'histoire générale de cette période nous permet d'entrevoir de la géographie des échanges culturels dans la Suisse carolingienne.

* * *

Comment les manuscrits carolingiens conservés en Suisse, mais surtout ceux d'entre eux qui sont d'origine helvétique ou de provenance sangallienne, invitent-ils à se représenter les courants de diffusion de l'œuvre isidorienne dans cette zone centrale de l'Empire? Dans quelle mesure le petit rai de lumière ainsi jeté sur la tradition manuscrite du *De natura rerum* éclaire-t-il les problèmes difficiles que pose la diffusion de l'ensemble des œuvres d'Isidore de Séville dans l'Europe carolingienne? Il semble que l'on puisse regrouper chronologiquement les faits et les problèmes en quatre phases successives et distinctes.

La phase initiale est celle des *premiers contacts*, celle au cours de laquelle *la recension courte se diffuse vers l'Est* à partir de la zone française. En cette seconde partie du VIIe siècle, où des exemplaires wisigothiques ont commencé d'être copiés sur la Loire et dans la région du bassin parisien, on n'a encore aucune trace du traité dans la zone helvétique. Le *Sangallensis 855*, qui, on l'a vu, conserve encore assez purement la recension la plus ancienne, n'a pas été écrit à St-Gall, et il y a été importé tardivement, après n'avoir été copié qu'au IXe siècle. Il est d'ailleurs bien caractéristique de constater que le traité isidorien a été publié la même année 613 où Gallus fondait son ermitage sur les contreforts de l'Appenzell... La règle colombanienne ne requérait guère la constitution d'une vaste bibliothèque. On ne peut supposer la présence à St-Gall, en ces temps héroïques, que de quelques *codices* bibliques destinés à l'exercice de la *lectio diuina*. Point d'ouvrages patristiques, a fortiori de traités de science profane comme notre *De natura rerum*. La vieille défiance du *De doctrina christiana* envers l'astronomie n'était point faite pour attirer l'attention de ces ermites vers un traité où la science des corps célestes avait la meilleure part. D'ail-

leurs, il faut dire plus simplement qu'à cette époque, St-Gall est encore pour longtemps à l'écart des grandes routes de la culture européenne. Le manuscrit le plus ancien d'Isidore en Suisse est le *Sangallensis 226*. Ce papyrus contient les *Synonyma*, une œuvre ascétique et mystique susceptible d'avoir été goûtée par les premiers moines de St-Gall. Mais il a été copié en France du sud dans la seconde moitié du VIIe siècle, et nous ne savons rien de la date à laquelle il put arriver à St-Gall. Il y a de grandes chances pour que, malgré son antiquité, ce papyrus n'ait pénétré qu'assez tard dans la bibliothèque du monastère, c'est-à-dire, au plus tôt, au moment des grandes «importations», dans le courant du IXe siècle.

Du point de vue de la pénétration de la culture hispano-wisigothique dans les régions du Rhin supérieur, la première partie du VIIIe siècle pourrait être appelée *l'âge de Pirmin*. Pour en poser les problèmes par rapport à l'objet précis de notre enquête, empruntons à Iso Müller sa métaphore expressive, mais sans doute exagérée: «la vague de civilisation wisigothique» qui déferle alors jusqu'à Coire a-t-elle laissé pour nous quelques épaves sur les rivages des bibliothèques suisses[19]? On ne peut qu'observer ici deux séries de faits parallèles, avec la tentation de considérer que ces deux séries concomitantes ne sont peut-être pas entièrement étrangères l'une à l'autre. D'abord l'existence d'un axe «pirminien» comportant d'Ouest en Est les étapes monastiques suivantes de la carrière de Pirmin: Meaux (720) — Murbach (727) — Reichenau (724) — Niederaltaich (736). D'autre part, l'axe de diffusion de la recension courte sous sa forme la plus pure: France centrale (*Bernensis F. 219, 2:* zone de la Loire) — Chelles ou St-Denis *(D)* — Alsace? *(Sangallensis 855)* — Benediktbeuern *(Basileensis F. III. 15k)* — Salzbourg *(M)*. Sans doute est-il impossible de faire coïncider ces deux axes. Le premier se situe nettement au sud du second, et il n'y a rien de décisif à Murbach ni à Reichenau: dans ces deux monastères, pas de trace du *De natura rerum* à cette époque, non plus que dans le texte du *Scarapsus* de Pirmin. Les relations entre les monastères St-Pierre de Salzbourg et St-Denis expliquent

[19] Iso Müller, *Rätien im 8. Jahrhundert*, dans *Zeitschrift für schweizerische Geschichte*, 1939, p. 337sq.: seconde partie intitulée «Die spanisch-westgothische Kulturwelle».

mieux la structure du «groupe franco-autrichien» *DM*, et peut-être aussi ses relations intimes avec le *Basileensis*. On sait en effet que Virgile de Salzbourg était abbé de St-Pierre et qu'il était en relations suivies avec l'abbé de St-Denis. Enfin, la copie d'une recension très ancienne du traité sur le palimpseste de Fleury a eu lieu avant la fin du VIIe siècle. C'est dire que la diffusion en France de la recension primitive a commencé bien avant que Pirmin eût encore franchi les Pyrénées. Il se pourrait néanmoins que le groupe *DM* eût reposé sur un exemplaire apporté d'Espagne par Pirmin, puisque ce groupe semble indépendant du groupe «français» *PEK*. La solution de cette énigme et la confirmation de cette conjecture seront peut-être apportées par les paléographes, si l'on parvient à identifier le *scriptorium* du *Sangallensis 855* avec celui d'une fondation pirminienne.

L'arrivée de la recension longue du traité dans la zone helvétique ouvre une ère d'influence durable à la recension d'origine insulaire. Le *Sangallensis 238* inaugura cette nouvelle phase au milieu du VIIIe siècle. L'origine probablement fuldienne du modèle de ce témoin semble encore corroborée par les résultats des études de ce dernier demi-siècle sur les influences fuldiennes à St-Gall: ainsi, celle du fameux *Vocabularium sancti Galli* contenu dans le *Sangallensis 913*. Mais il reste que le problème des cheminements exacts du modèle recopié par Winithar n'est pas nettement résolu. On sait en effet que la découverte de traces directes du *De natura rerum* d'Isidore dans l'anonyme irlandais *Ad Cuimnanum* induit à reporter de Northumbrie anglaise en Irlande du sud les origines possibles de la recension longue du traité isidorien[20]. Faut-il en revenir pour autant à l'«iromanie» qui a longtemps obnubilé les études sur la culture de Saint-Gall? En l'occurrence, on pourrait d'abord se demander si cette découverte n'invite pas à reconsidérer tout le cheminement de la «recension insulaire» à travers l'Europe continentale. En effet, rien ne s'opposerait — a priori — à ce que le chemin suivi par cette recension, entre l'Irlande et St-Gall, fût un itinéraire de moine irlandais, par exemple par la Gaule du nord

[20] Comme le suggère justement B. Bischoff, *Die europäische Verbreitung der Werke Isidors*, dans *Isidoriana*, León, 1961, p. 333—334.

et Luxeuil. Le caractère très «évolué» et la tenue médiocre du texte transmis par Winithar l'isolent d'une manière qui ne facilite guère l'identification de son modèle. Certes, il comporte des figures originales zoomorphes, d'affinités irlandaises; mais *A* et *F* n'ont pas été illustrés, et cet indice reste ambigu. Certes, l'activité initiale du *scriptorium* sangallien dut sans doute beaucoup aux *Scotti*; mais ses dettes envers Fulda ne furent pas moindres. Enfin toutes les leçons qui unissent notre manuscrit au seul *Anglicus* de Fulda suggèrent que Winithar a travaillé sur un exemplaire du groupe insulaire déjà inspiré par (ou corrigé sur) cet *Anglicus* ou l'un de ses très proches parents. Nous ne voyons donc actuellement aucune raison décisive de modifier nos conclusions antérieures sur l'origine de cet exemplaire, et sur la probabilité d'une descente de la recension longue d'Allemagne en Suisse, même s'il se peut que cette recension soit originellement issue d'Irlande avant de passer en Germanie après un transit par les *scriptoria* anglais.

A mesure qu'augmentent la richesse et la puissance du monastère, ses relations culturelles se multiplient de manière complexe avec les diverses régions de l'Empire carolingien. Le problème des *relations entre St-Gall et l'Italie* est aussi, pour notre traité, celui des *origines de la «recension contaminée»*. Affirmée dès l'époque romaine, la vocation géographique de la Suisse apparaît alors dans le rôle que joue le monastère de St-Gall: sur la grande dorsale de l'Empire carolingien, qui relie Aix-la-Chapelle à Rome, il apparaît comme un gîte d'étape essentiel. Le fait fondamental — antérieur à la copie de tous nos *Sangallenses* — est ici la conquête carolingienne du royaume lombard, en 774. D'où le déferlement, du nord au sud des Alpes, d'un personnel administratif, «hautement qualifié», civil et ecclésiastique[21]. Parmi ces dignitaires se trouve Eginon, évêque de Vérone (796—799); ami de Waldo de Reichenau, il se retire d'ailleurs à la Reichenau, où il est enterré à la Niederzell en 802. C'est sous son épiscopat que le *scriptorium* de Vérone a produit notre *Veronensis V*, et sans doute aussi le *Sangallensis 110*

[21] Cf. p. ex. Ed. Hlawitschka, *Franken, Alemannen, Bayern und Burgunder in Oberitalien*, Freiburg im Breisgau, 1960 (= *Forschungen zur oberrheinischen Landesgeschichte*, t. 8), *passim*, et, pour Vérone, p. 32.

(où l'on retrouve, à partir de la p. 275, la même distribution caractéristique de 17 lignes à la page). Il est bon de rappeler ici combien de *Sangallenses* ont été importés d'Italie du nord après 774. Toute une série de palimpsestes récrits à St-Gall, des manuscrits importés de Vérone (comme le Priscien *903* ou le *635*) en particulier au temps d'Eginon: tel ce *Sangallensis 227* dont le «corpus» isidorien contient une anthologie d'extraits des *Sententiae* et du *De ecclesiasticis officiis*[22]. L'importance de Vérone comme relai de diffusion des œuvres wisigothiques ressort d'ailleurs assez du fameux *Orational de Vérone*, importé d'Espagne — où il fut écrit au VIIe siècle — par la Sardaigne. Naturellement, les «exportations» d'Eginon vers les monastères suisses ne se sont pas limitées à St-Gall. Reichenau aussi a été favorisée: que l'on voie plutôt les *Augienses 2, 3, 4* et surtout le *57*, témoin capital de la recension «italienne» des *Origines*.

Ce riche contexte permet-il de poser plus clairement le problème des rapports du *Zofingensis* avec le «groupe contaminé» *CV* — qui lui est antérieur de plus d'un demi-siècle? Rappelons que ce groupe est issu d'un archétype rattaché à la famille française, mais déjà «contaminé» par des additions et corrections empruntées à un témoin de la recension longue. Or, ce témoin devait être très proche de *S*[23]. Le contexte que nous venons d'esquisser incite donc à conjecturer que le manuscrit «contaminateur» pourrait avoir été emprunté à St-Gall. Mais le caractère tardif de la pénétration de la recension courte ancienne à St-Gall (ms. *855* = IXe siècle!) incite à penser que la contamination a été réalisée en Italie, et peut-être à Vérone. Par suite, le contexte des «exportations véronaises», aussi bien que le caractère du texte transmis par le *Zofingensis*, incite à supposer que ce manuscrit a été «édité» à St-Gall à partir d'un témoin issu de Vérone et très proche de *V* (si ce n'est *V* lui-même).

---

[22] Et aussi, p. 344, de curieux hexamètres rythmiques, d'une rare obscurité, en l'honneur de l'évêque Eginon. Même si le manuscrit n'a pas été écrit à Vérone même, son modèle en est sûrement issu: cf. Lowe, *CLA*, t. VII, 930.

[23] A en juger par les 10 leçons propres *CVAS* et surtout les 5 leçons propres *CVS*, en particulier une omission commune de 8 mots: cf. édition, p. 57 et n. 5.

Il est ainsi un excellent témoin de la *diversité des échanges culturels* qui enrichissent Saint-Gall au milieu du IXe siècle. Par opposition au conservatisme relatif du texte en France et dans certains *scriptoria* germaniques, Saint-Gall apparaît alors comme un véritable atelier critique. A l'aide d'une documentation issue de diverses régions de la Romania impériale, les copistes y deviennent éditeurs. Ils élaborent à partir de divers modèles un texte composite. Non seulement ils révisent, corrigent et complètent, mais ils ne se font pas faute d'apporter des additions personnelles. Cette liberté d'action à l'égard des textes apparaît d'ailleurs dès le siècle précédent, avec cette copie de Winithar que l'on pourrait appeler «l'édition sangallienne *princeps*» du traité isidorien. Il se peut que, du moins pour l'histoire particulière de notre ouvrage, ce goût des textes complets et remaniés ait été stimulé par les «importations italiennes» de la fin du VIIIe et du début du IXe siècle. Cette attitude éclectique est évidemment en rapport direct avec la complexité croissante des relations culturelles entre les grandes abbayes carolingiennes de la région du lac de Constance et les autres grands centres de la culture carolingienne. Le problème de la diffusion des œuvres littéraires est alors directement lié à celui des relations et du rayonnement des grands monastères. La géographie codicologique doit alors tenir compte des influences politiques et économiques: ainsi, par exemple, celles de Saint-Martin de Tours ou de Saint-Denis en Italie du Nord.

L'importante diffusion des œuvres d'Isidore de Séville, au cours du IXe siècle, dans les grandes abbayes de la région du lac de Constance, apparaît dans les catalogues conservés de leurs bibliothèques. Celui de Reichenau en 821/822 (ms. *Univ. Genève 21*) comporte sous la rubrique *De opusculis Isidori* deux exemplaires du *De natura rerum*, respectivement groupés de la façon suivante: l'un après les *Sententiae* d'Isidore et trois livres de la *Cité de Dieu*; l'autre, sous le titre *De naturis rerum*, avant le premier livre des *Differentiae* d'Isidore. A Saint-Gall, un catalogue de la mi-IXe siècle *(Sangallensis 728)* cite un *De natura rerum* et un *Rotarum liber*.

C'est une même diversité d'«arrivées» successives que l'on observe à Saint-Gall pour l'œuvre majeure d'Isidore: les *Origines*.

Sous l'abbé Gozbert (816—837) parviennent à la bibliothèque de l'abbaye un exemplaire de la recension longue hispanique (*Sangallensis 237)*, un autre de la recension abrégée italienne (sur lequel sont copiés à St-Gall les *Sangallenses 233* et *235*). Sous l'abbé Hartmut seulement, dans la seconde moitié du IXe siècle, une copie de la recension française *(231* et *232)*. A la fin du siècle, dans le guide de lecture qu'il établit pour son élève Salomon, Notker conseille les *Origines*, les *Sententiae*, le *De ortu et obitu patrum*, le *De ecclesiasticis officiis*, après avoir cité à son disciple le dernier vers du sixième poème des *Versus in bibliotheca* d'Isidore: *Si Augustinus adest, sufficit ipse tibi*[24]. C'est dire toute la place que les œuvres d'Isidore de Séville tiennent alors dans la culture monastique de Saint-Gall.

* * *

Il demeure bien des inconnues dans les cheminements par lesquels les ouvrages d'Isidore de Séville ont pénétré dans la Suisse du haut moyen âge. Pour le seul opuscule *De natura rerum*, on ne saurait se faire d'illusions sur le caractère modeste, et en partie conjectural, des résultats auxquels nous sommes parvenus. Du moins cette étude a-t-elle mis en évidence un réseau de «lignes de force» dans les échanges culturels entre Saint-Gall et les autres régions de l'Empire carolingien. Elle a permis ainsi de préciser légèrement dans leurs données, sinon de résoudre, les difficiles problèmes que posent les relations de Saint-Gall avec les *scriptoria* des diverses provinces de l'Occident. Elle a montré aussi comment la critique textuelle est susceptible de dépasser son objet premier — l'établissement et la restitution scientifique d'un texte — pour fournir à l'histoire de la culture des matériaux concrets. Fautes et variantes sont ainsi susceptibles d'éclairer, par leur présence ou leur absence, la circulation des manuscrits à travers l'Europe, un peu à la manière des éléments radioactifs introduits dans les organismes vivants.

Certes, la reconstitution des faits exacts est d'autant plus difficile que le naufrage des manuscrits précarolingiens et carolingiens

[24] E. Dümmler, *Das Formelbuch des Bischofs Salomon III. von Constanz aus dem neunten Jahrhundert*, Leipzig, 1857, p. 70.

est considérable. Il reste à recouper les résultats et les hypothèses en dressant d'autres cartes pour les différentes ouvrages d'Isidore de Séville. Seules la comparaison et la superposition de ces cartes permettront peut-être de se faire une idée moins inexacte de la manière dont l'œuvre d'Isidore a été progressivement connue dans les différentes provinces de la Romania occidentale. Ainsi se précisera, du même coup, à travers la diffusion de l'un des *auctores* les plus lus du haut moyen âge, la géographie vivante de la culture occidentale, avant et pendant l'époque carolingienne. Mais dès aujourd'hui, nous avons aperçu la place éminente qui revient aux *Sangallenses* dans une telle étude. Cette place est à la mesure du rôle capital qu'a joué la fondation de Gallus dans la construction et la diffusion de la culture européenne au IXe siècle.

Appendice. — Addition à la fin du chapitre 47 d'ISID. *nat.* dans les manuscrits *Zofingen P. 32* (et *Einsiedeln 167*): «In historiis catholicis hoc dicitur: omnes nationes quae uicinae sunt soli, nimio calore perustas amplius quidem sapere, sed minus habere sanguinis dicunt. Propterea constantiam ac fiduciam cominus non habere pugnandi, quia metuunt uulnera, quia exiguum sanguinis se habere nouerunt; at contra septentrionalis populus, a solis ardore remotus, in quo insultores quidem, sed tamen largo sanguine redundantes, sunt ad bella promptissimi.» — Traduction: «Voici ce qu'on dit dans les histoires universelles: que toutes les nations voisines du soleil, brûlées par sa chaleur excessive, ont sans doute plus d'intelligence, mais qu'elles ont moins de sang. C'est pour cette raison qu'elles n'ont pas le courage et l'audace de se battre au corps à corps, car elles redoutent d'être blessées, sachant qu'elles n'ont que très peu de sang. Au contraire, le peuple du nord étant éloigné de l'ardeur du soleil, on y trouve des gens agressifs, mais toujours prêts à faire la guerre, vu l'abondance de leur sang.» Ce texte, copié (sinon composé) à Saint-Gall — à mi-chemin entre l'Italie et la Germanie —, ne manque pas de saveur. On notera que la ligne 2 rappelle ISID. *nat.* 11, 4, reproduisant d'Hygin la définition des Ethiopiens: «proximi... aestiuo circulo... Aethiopes nimio calore perusti».